

qu'elle a décidé : d'où il suit que si Minos veut juger avec équité, il doit punir la Destinée au lieu de Sisyphe, et la Parque au lieu de Tantale. Quel mal, en effet, ont-ils commis? Ils ont obéi à des ordres.

JUPITER. — Tu ne vauds pas la peine que je réponde à de pareilles questions : tu n'es qu'un impertinent et un sophiste ; je te laisse et je m'en vais.

CYNISCUS. — J'avais pourtant encore quelque chose à te demander ; où habitent les Parques? Comment peuvent-elles suffire à tant de soins minutieux, n'étant que trois? Ce doit être une vie bien occupée, un lot peu agréable que d'avoir tant de choses à faire, et elles ne sont pas nées sous un destin propice. Pour moi, si j'avais à choisir, je ne changerais pas ma vie pour la leur ; j'aimerais mieux être encore plus pauvre que je ne suis, que de vivre assis, occupé à tourner un fuseau, chargé de choses si compliquées, et l'œil sans cesse à tout. Si tu ne trouves pas facile de répondre à tout cela, Jupiter, je me contenterai de ce que tu m'as déjà répondu : cela me suffit pour éclaircir la question de la Destinée et de la Providence, et il était écrit probablement que je n'en dois pas savoir davantage.

LUCIEN DE SAMOSATE.

ÉDUCATION SOCIALE

Ainsi qu'autrefois Cabet partit pour l'Amérique, voulant mettre en pratique sur les bords de la rivière Rouge ses théories communistes, ainsi M. Robin, dit-on, va s'embarquer pour l'Océanie, afin d'appliquer en Nouvelle-Zélande son système d'éducation intégrale.

Fut-il assez chansonné, ridiculisé, hafoué, il y a quatre ans, l'honnête directeur de Cempuis? Quelle tournée! Sous prétexte de venger la morale, tout ce qu'il y avait dans la presse d'hypocrisie et de mensonge, tout ce que Paris contenait d'infâme, de bas, de vil, de honteux ou simplement de bête, s'ameuta contre lui ; les jouisseurs répugnants s'unirent aux libidineux ignorants, l'indignation des messieurs comme il faut qui courent les maisons de rendez-vous, en quête de fillettes très mineures, déborda ; et nos très précieux vaudevillistes, pour stigmatiser l'homme de bien, eurent toute licence d'être obscènes.

Qu'avait donc fait ce grand criminel qui pût ainsi soulever la vindicte publique? M. Robin avait simplement dit, et, qui mieux est, prouvé, par quatorze années de direction à l'orphelinat Prévest, que notre système d'éducation était absurde ; ce que pas un esprit indépendant ne contestera. Quand l'école était sous la coupe de l'Église, heureux temps que regrettent si fort les candidats officiels, l'éducation des garçons était livrée à des célibataires hors du monde et celle des filles à des femmes cloîtrées. On les internait pour cela en des établissements clos, sortes de prisons ou de casernes où on les classait par tailles et par âges : ce qui était bien

plutôt une préparation à la vie monacale ou administrative qu'à la vie sociale.

Aujourd'hui, si l'éducation est laïque, elle a conservé cependant la forme cléricale. L'enfant est élevé loin des influences normales que peuvent exercer sur son individu l'ensemble des êtres avec lesquels il est appelé à vivre, alors que les éducateurs devraient représenter pour lui la famille naturelle, et remplacer frères, sœurs, mère, père et aïeux. Pour donner la véritable éducation sociale, l'école devrait donc être mixte quant aux élèves et quant aux professeurs.

Mais nos tartufes, qui voient l'humanité à travers de leurs vices, s'imaginent volontiers que la réunion des sexes serait l'abomination de la désolation, quand, au contraire, c'est de leur séparation que vient tout le mal.

Vivant en frères et sœurs, le mystère de la femme entrevue ne torturerait plus l'imagination des jeunes hommes ; au lieu de s'abandonner aux basses luxures, aux folies passionnelles, ils apprendraient à connaître la femme, à la respecter, à l'aimer. Et ce ne serait pas, plus tard, le désir bestial qui les pousserait vers elle, mais l'affection sincère. Ils seraient préparés à la vie sociale, à l'amour ; ils ne considéreraient plus la femme comme une dot, un objet de luxe, une bête de somme ou une bête à plaisir ; mais comme leur compagne et leur collaboratrice.

Nos Agnès, il est vrai, perdraient cette ignorance savoureuse qui faisait la joie des amateurs et les leur livrait sans défense ; mais elles y gagneraient d'être mieux préparées, elles aussi, à leur rôle de femmes, à leur rôle de mères. Elles éviteraient les curiosités malsaines et les séductions trompeuses, elles sauraient ce qu'elles sont, ce qu'elles veulent, auraient conscience de leurs actes et s'épargneraient les chutes et la prostitution.

Ces avantages sont tellement incontestables, qu'en 1889 le Congrès libre de l'enseignement adoptait les conclusions suivantes : « L'expérience a prouvé que l'éducation donnée en commun aux deux sexes, et par des éducateurs des deux sexes, ne présente pas les inconvénients qu'on avait appréhendés ; qu'elle est, au contraire, un puissant stimulant pour le développement des intelligences, le progrès des études et de la moralisation ; qu'elle est le meilleur moyen de mettre l'éducation des femmes en harmonie avec celle des hommes et par là de constituer l'unité dans la famille. En conséquence, il est à désirer que les écoles de tous les degrés soient organisées de manière à pouvoir être dirigées par les deux sexes et ouvertes aux deux sexes. »

Les Anglais et les Américains, plus prudes que nous, mais non moins sensuels, ont cependant adopté ce système d'éducation et en ont obtenu de superbes résultats. Mais il faut dire que, chez les Anglo-Saxons, le but même de l'éducation n'est pas le même que chez nous : les Anglais forment la main, l'œil, l'esprit et le cœur de l'enfant, tandis qu'en France on se borne à

le préparer à des examens ou à des concours, à former des fonctionnaires. Aussi, alors que chez nous la criminalité des enfants de moins de seize ans a augmenté de 100 pour 100, en Angleterre elle a diminué de 70 pour 100, le nombre des jeunes gens condamnés est tombé de 14.000 à 5.000 et celui des pauvres de 47 à 22 pour 1000.

Ainsi l'adoption de l'éducation intégrale devait diminuer le nombre de nos criminels et de nos déclassés, restreindre la prostitution et la débauche, relever la femme, rehausser l'homme, préparer des unions heureuses. L'excellence de la méthode paraissait si évidente à M. Robin qu'il écrivait : « La réunion constante des deux sexes et l'équivalence de leurs fonctions sociales est l'avenir heureusement inévitable vers lequel nous marchons à grands pas. Mille symptômes nous annoncent la réalisation très prochaine de cette large manière de voir. » Et quelques années plus tard, hué, conspué, poursuivi avec une rage et un acharnement inconcevable, M. Robin était révoqué !

Ne pouvant le montrer odieux, on chercha à le rendre ridicule. Les cléricaux et les universitaires, directement menacés, ne pardonnèrent pas. Ceux-là lui dénièrent la liberté de penser que Dieu était « un produit de l'imagination et du sentiment », ceux-ci accusèrent ses idées humanitaires de manquer d'enthousiasme belliqueux et de chauvinisme ; les rancunes administratives s'en donnèrent à cœur joie et la politique fit le reste.

En ce temps de renaissance goupillonneuse et militariste, où les questions d'humanité et de vérité sont reléguées au dernier plan par l'indifférence de la foule, on comprend que l'ancien directeur de Cempuis, lassé et dégoûté, renonce à la France et cherche une autre patrie. Qu'il parte donc, puisque telle est sa volonté, mais qu'il parte sans regret, ses idées restent et d'autres continueront la lutte !

JEAN JULLIEN.

AUTO-ESCLAVAGE

L'homme cherche l'or dans les mines, se tressant ainsi une chaîne durable pour son propre esclavage ; afin de pouvoir vivre dans la crainte et les soucis sans repos, il peine pour d'autres, les éternels esclaves sans joie d'une captivité semblable à la sienne ; il tue, pour que ses chefs jouissent dans la ruine ; il bâtit l'autel, pour que son idole trouve son salaire dans son propre sang ; il poursuit, ô aveugle et volontaire infortuné ! l'obscur ruine qui l'attend.

SHELLEY.

(Œuvres poétiques : *Laon et Cythna*, traduction de F. Rabbe, 3 vol. chez Savine, 14, rue des Pyramides.)

LA GUERRE ET LA MORALE

La morale implique un idéal de conduite ; elle est elle-même en rapport avec les phénomènes volontaires, et quand la volonté devient malade et décline en commençant par ses formes les plus hautes. La guerre n'est-elle pas pour les masses armées l'abolition de la volonté, le retour au système de l'obéissance automatique et passive et n'est-elle pas caractérisée par l'anéantissement des vertus sociales les plus élevées, telles que l'altruisme et la justice ? Défendre sa patrie et sa famille sans être revêtu d'un uniforme officiel ne devient-il pas un crime puni de mort ?

GUILLEAUME DE GREEK.

(*Le Transformisme social*, p. 391 ; 4 vol. chez Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.)

CRI DU CŒUR

Le temps où les peuples civilisés pouvaient être traités comme un vil troupeau de bêtes est passé à jamais. Aujourd'hui l'instruction est si répandue (1) que les peuples ont pris conscience de leur individualité. Ils ne se considèrent plus comme la chose de leur souverain. Les annexions violentes ne peuvent plus réussir.

Par malheur, les aristocrates et les bourgeois ne veulent pas voir ce fait dont l'évidence crève pour ainsi dire les yeux. Leur aveuglement confine de bien près à la démence.

M. Schæffle (un sociologue, cependant, hélas !), après avoir calculé lui-même que la guerre future coûtera trente milliards de francs, arrive à la conclusion suivante : « L'Allemagne doit se résigner à de nouveaux sacrifices, augmenter les effectifs et les cadres, voter le projet de loi de M. Caprivi, faire des préparatifs inouïs pour que nul n'ose l'attaquer (2). »

N'avions-nous pas raison de dire que c'est de la pure folie ? Ainsi la violence brutale commise à l'égard de 1.500.000 Alsaciens-Lorrains oblige de maintenir quatre millions de soldats sous les armes. Le funeste esprit de conquête nous ruine ; il tarit les sources de notre bonheur et de notre prospérité. La cause du mal est là et pas ailleurs. C'est clair, net, évident pour tout le monde. Il semblerait si logique de conclure : il faut guérir cette plaie, il faut laisser les Alsaciens-Lorrains libres de disposer de leur destinée ; il faut mettre fin à la brutalité et au militarisme. Nulle-

(1) En Alsace-Lorraine, les illettrés ne font pas le dixième de la population.

(2) *Journal des Débats* du 6 avril 1893, édition du matin.